

the considerations about language contacts: these features make the paper an important guideline for leading investigations on documentary papyri. A specific case of grammaticalization (i.e. ὠφελῶν from verb into desiderative illocutionary particle) is discussed by Antonio R. Revuelta Puigdollers in chapter 8 (p. 158-188). Revuelta Puigdollers leads a diachronic analysis from Homer up to the 2nd century CE including also the evidence from the documentary papyri. He starts the investigation from the observations by the ancient grammarians in order to explain how this process, which was already noted by them, has taken place. In chapter 9 (p. 189-218), Marina Veksina considers the Coan inscriptions. This epigraphical corpus consists prevalently of legal texts written in a formulaic language in which the future indicative is found in independent clauses to express an obligation or a permission. Veksina explains this usage of the future through current linguistic theories and she provides the reader with parallels from other epigraphic texts. The contribution of Amalia Moser (p. 131-157) in chapter 7 is based on theoretical questions about the distinction between *Aktionsart* and aspect. Moser presents a diachronic analysis over a very broad time period (i.e. from the archaic period until modern Greek), starting from the fact that modern Greek has to be considered very close to the prototypical aspect notion. Using a pure cognitive linguistic approach, in chapter 6 (p. 100-130), Rutger J. Allan, who is an authority in the field of cognitive linguistic studies on ancient Greek, describes the semantic of aspect in Greek. Allan concentrates on the relationship between the boundaries of the event and the temporal scope and he especially considers the case of the imperfect unbounded within temporal scope. In chapter 10 (p. 219-241), Geoffrey Horrocks provides a methodological guide for linguistic studies on byzantine texts, proposing various research questions. Horrocks demonstrates that the high-register Byzantine is not an imitation of ancient Greek and that the grammar of these texts is also influenced by the contemporary vernacular. For his analysis on the indicative future, the subjunctive and the optative, he uses various passages from the *Alexiad* of Anna Comnena. A methodological approach is central also in the last chapter (p. 261-286). Andreas Willi addresses the main research questions of the volume about register, tense, aspect and mood, giving an overview of the different approaches which should be taken into consideration for the analysis of these topics. As a sample study, Willy focuses on the resultative perfect in the oratory, adopting both a qualitative and a quantitative approach. As is often the case with publications of papers from different authors and with different approaches, the book presents a wide variety of contributions, which does not make simple the reading of the whole book. The contributions with methodological guidelines should undoubtedly be considered not only by advanced scholars, but also by linguistics students who intend to address these research topics. To those interested in investigating variations and change in ancient Greek, the book indeed provides a useful overview of the newest and current trends in the discussion on these topics.

Giuseppina DI BARTOLO

Eleanor DICKEY, *Learning Latin the Ancient Way. Latin Textbooks from the Ancient World*. Cambridge, Cambridge University Press, 2016. 1 vol. 17,5 x 24,5 cm, XII-187 p. Prix : 17.99 £. ISBN 978-1-107-47457-4.

Quand on imagine un petit Romain étudiant le latin, on se le représente spontanément en train de suivre les leçons d'un maître, un *paedagogus*, comme le montre le célèbre relief de Neumagen conservé au *Rheinisches Landesmuseum* de Trêves. On pourrait trouver qu'une telle image est fort éloignée de la réalité d'aujourd'hui, puisque le latin est de nos jours exclusivement une langue étrangère. C'est oublier que la langue de Rome a été étudiée dans le monde antique aussi comme langue seconde. En réalité, l'expérience des étudiants du passé est plus proche qu'on ne le pense de celle des élèves d'aujourd'hui : ils mémorisaient les déclinaisons, les conjugaisons et le vocabulaire, utilisaient des dictionnaires et des commentaires et lisaient des textes classiques comme les *Catilinaires* de Cicéron ou l'*Énéide* de Virgile. C'est dans la *Pars Orientis* de l'Empire romain que l'on trouve les traces de l'étude du latin comme langue étrangère. Les hellénophones ont éprouvé le besoin d'apprendre la « langue des maîtres » pour des raisons essentiellement utilitaires : faire carrière dans l'armée, l'administration civile ou encore les tribunaux. Dans ces trois domaines, en effet, le latin était la langue officielle, la langue du pouvoir. Dans ce but, des outils didactiques ont été mis au point et sont parvenus jusqu'à nous, soit par la voie classique de la tradition médiévale, soit à travers des vestiges papyrologiques. Développant un article de 2015, *Teaching Latin to Greek Speakers in Antiquity*, dans E. P. Archibald, W. Brockliss & J. Gnoza (eds), *Learning Latin and Greek from Antiquity to the Present*, Cambridge, 2015 (Yale Classical Studies, 37), p. 30-51, Eleanor Dickey a eu l'excellente idée de mettre à la portée des professeurs et des étudiants de latin d'aujourd'hui des exemples de ces outils d'apprentissage, qui peuvent encore être utilisés de nos jours. Même s'ils sont issus d'un milieu où l'enseignement n'était pas formalisé, ces témoins permettent de reconstituer les différentes étapes de la *ratio studiorum* des étudiants. On commençait logiquement par l'alphabet, qui semble présenter de réelles difficultés. Les élèves lisaient ensuite des textes faciles destinés à des débutants : le texte latin était réparti en colonnes avec un à trois mots par ligne et était accompagné d'une traduction en grec ligne par ligne, procédé étudié par E. Dickey, *Columnar Translation: An Ancient Interpretative Tool that the Romans Gave the Greeks*, *CQ* 65 (2015), p. 807-821. La version grecque donnait le sens des mots pris individuellement et permettait aussi de comprendre la phrase dans son ensemble. Les étudiants mémorisaient sans doute le latin et utilisaient la traduction pour s'assurer de leur bonne compréhension du texte original. Beaucoup de textes bilingues étaient composés spécifiquement pour étudier la langue : il s'agit des *colloquia*, ainsi appelés parce qu'ils se présentent sous la forme d'un dialogue. La forme bilingue était utilisée pour d'autres types de textes : des histoires relatives à la guerre de Troie, des fables d'Ésope, des maximes philosophiques, des récits mythologiques, des textes légaux, des passages de Virgile et de Cicéron. Les apprenants mémorisaient également des paradigmes grammaticaux et des explications de syntaxe. Certains exposés de grammaire étaient destinés à des hellénophones, bien qu'écrits en latin (dans l'Antiquité, une grammaire du latin devait être rédigée en latin) : tel est le cas de l'*ars* de Charisius. On ignore comment un ouvrage comme celui-là était utilisé. On peut imaginer que le professeur donnait oralement une traduction grecque à ses élèves, lesquels devaient sans doute mémoriser aussi l'original latin. La grammaire de Dosithée contient des traces tangibles de son utilisation par des hellénophones, puisqu'elle est partiellement bilingue. Cette version grecque n'a pas vocation à l'autonomie, mais vise plutôt à expliquer le latin, comme des gloses. Lorsque les étudiants

savaient assez de latin pour lire des textes sans traduction, ils étaient confrontés à des extraits latins monolingues et à un dictionnaire. Les étudiants préparaient le texte en écrivant dans la marge les mots difficiles et en ajoutant des signes diacritiques et des macrons sur les voyelles longues. La présence de gloses montre qu'on attendait d'eux qu'ils traduisent et/ou qu'ils paraphrasent le texte. On lisait à ce stade le *Bellum Catilinae* de Salluste, l'*Andria* de Térence, la *Médée* de Sénèque ainsi que des extraits de Cicéron, Virgile et Juvénal. Les dictionnaires utilisés étaient variés. La plupart du temps, il s'agit de lexiques thématiques. Nous avons aussi des compositions en prose. Enfin, il arrivait que les étudiants ne commencent pas par l'alphabet, mais qu'ils étudient le latin en translittération. Dans ce cas, le but était l'étude orale de la langue, non la pratique écrite. – Une introduction explique qui apprenait le latin dans l'Antiquité, comment on l'étudiait, comment les outils didactiques sont parvenus jusqu'à nous et ce que contient le présent ouvrage. La présentation des exemples n'est pas scientifique, mais pratique : pas de signes diacritiques, ni d'apparat critique. Chaque section contient une introduction exposant la nature des textes. Chaque extrait est brièvement présenté et replacé dans son contexte. Des indications bibliographiques permettent aux lecteurs qui le souhaitent de se reporter à une édition savante. Comme les élèves du passé qui utilisaient ces matériaux connaissaient le grec (qui était leur langue maternelle), alors que ceux d'aujourd'hui l'ignorent, la version grecque a été remplacée par une traduction anglaise. De cette façon, les étudiants du présent se trouvent dans les mêmes conditions que ceux d'hier. Les textes sélectionnés appartiennent à huit catégories. La plus importante est composée de passages des *Hermeneumata Pseudodositheana* (ainsi appelés parce qu'ils ont été attribués au grammairien du IV^e s. Dosithee, mais ne sont pas de lui) et de trois vestiges papyrologiques. Édités par G. Goetz en 1892, les *Hermeneumata Pseudodositheana* sont connus par neuf versions différentes, désignées par la ville où le manuscrit principal est conservé ou par l'humaniste qui a copié le manuscrit ou a donné la première édition. Les principales recensions sont : *Hermeneumata Leidensia*, la plus complète, *Hermeneumata Monacensia*, *Hermeneumata Montepessulana*, *Hermeneumata Stephani* et *Hermeneumata Celtis*. Les différentes versions contiennent à peu près les mêmes rubriques : un glossaire grammatical, un glossaire alphabétique, des listes de mots groupés par thèmes, des textes suivis (les « dits » d'Hadrien, fables ésopiques, abrégés mythologiques, traité juridique) et des *colloquia*. On trouve d'abord vingt-sept exemples de ces *colloquia*, dont E. Dickey a donné une édition savante en deux volumes (cf. mes comptes rendus dans *Gnomon* 86 [2014], p. 596-600 et *AC* 83 [2014], p. 321-324 ; *AC* 86 [2017], p. 408-410). Il s'agit de conversations familières centrées sur la vie quotidienne. S'ajoutent d'autres extraits : histoires tirées de la guerre de Troie, fables d'Ésope, jugements d'Hadrien, traité sur la manumission. Les trois témoins papyrologiques sont l'*Énéide* de Virgile (*P. Ryl.* III 478 + *P. Caire* inv. 85644 ; IV^e s.), des modèles de lettres (*P. Bon.* 5 ; III^e-IV^e s.) et un passage de Salluste avec des gloses en grec (*PSI* I 110 ; IV^e-V^e s.). La deuxième catégorie est composée de textes grammaticaux : la grammaire de Dosithee, celle de Charisius ainsi qu'un vestige papyrologique (*P. Louvre* inv. E 7332 ; V^e-VI^e s.) contenant des paradigmes de déclinaison. Viennent ensuite les glossaires : section de glossaire de mots commençant par H (*glossae Stephani*), section de glossaire sur les sacrifices (*Hermeneumata Monacensia*), section de glossaire sur les divertissements (*Hermeneumata Monacensia*), un papyrus de la Sorbonne contenant une liste

d'homonymes (*P. Sorb.* inv. 2069 verso = *P. Reinach* 2069 ; III^e s.). Un papyrus (*P. Amh.* II 26 ; III^e-IV^e s.) contenant la traduction latine de la fable 16 de Babrius présente un exemple de composition en prose, étudiée par J.N. Adams, *Bilingualism and the Latin Language*, Cambridge, 2003, p. 725-750. On trouve deux spécimens d'alphabets : *P. Oxy.* X 1315 (V^e-VI^e s.) présentant un alphabet en capitales et un en minuscules, suivis par un vers de Virgile (*Én.*, IV 129), et *O. Max.* inv. 356 (I^{er}-II^e s.), un ostracon portant un alphabet avec le nom des lettres. Une section est réservée aux textes translittérés (le latin est en caractères grecs). On y trouve trois exemples papyrologiques : manuel de conversation trilingue latin-grec-copte (*P. Berol.* inv. 10582 ; VI^e s.), glossaire translittéré sur la terminologie militaire (*P. Strasb.* inv. G 1173 ; III^e-IV^e s.), glossaire translittéré sur les légumes et les noms de poissons (*P. Oxy.* XXIII 2660 ; I^{er}-II^e s.). La section 8 rassemble des textes accompagnés de la version grecque, c'est-à-dire selon la disposition antique : *colloquium Stephani*, *colloquium Celtis*, histoires tirées de la guerre de Troie, fables d'Ésope, traité sur la manumission, les trois passages tirés des *Hermeneumata Leidensia*, la première catilinaire de Cicéron (*P. Rain. Cent* 163 ; IV^e-V^e s.), l'*Énéide* de Virgile (*P. Berol.* inv. 21138 A-B [BKT IX 39] ; IV^e s. – Palimpseste Ambrosien L 120 sup. ; IV^e-V^e s.), modèles de lettres (*P. Bon.* 5 ; III^e-IV^e s.), manuel latin-grec-copte (*P. Berol.* inv. 10582 ; VI^e s.), l'explication des accents par Dosithée (*de accentibus*), l'explication de l'alphabet par le même Dosithée (*de litteris*), liste translittérée de conjugaisons (*P. Strab.* inv. G 1175 ; III^e-IV^e s.), section de glossaire sur les relations de parenté (*de cognatione*) (*Hermeneumata Leidensia*), glossaire translittéré sur les divinités (*P. Mich.* inv. 2458 ; II^e-III^e s.), un glossaire translittéré sur les épices (*P. Strasb.* inv. G 1173 ; III^e-IV^e s.). Pour finir, le recueil présente des textes en *scriptio continua* : la préface de la « généalogie d'Hygin » (*Hermeneumata Leidensia*), histoire sur la guerre de Troie (*Hermeneumata Leidensia*), chapitre de Charisius sur le participe. L'ouvrage est complété par un tableau synoptique reprenant les textes destinés à l'apprentissage du latin (papyrus et textes parvenus par la tradition manuscrite médiévale) et par une bibliographie sommaire. Cinq illustrations (manuscrits et papyrus). – L'ouvrage sera utile non seulement pour l'histoire de l'enseignement, mais aussi pour l'étude du latin, car ces textes sont rédigés non pas en latin classique, mais dans une langue que les spécialistes appellent aujourd'hui « sub-standard ».

Bruno ROCHETTE

Philip FORD, Jan BLOEMENDAL & Charles FANTAZZI (Ed.), *Brill's Encyclopaedia of the Neo-Latin World*. Leiden – Boston, Brill, 2014. 2 vol. reliés, XLIII-1245 p. avec ill. (THE RENAISSANCE SOCIETY OF AMERICA. TEXTS AND STUDIES SERIES, 3). Prix : 445 €. ISBN 978-90-04-26572-1.

Sarah KNIGHT & Stefan TILG (Ed.), *The Oxford Handbook of Neo-Latin*. Oxford, Oxford University Press, 2015. 1 vol. relié, xv-613 p. Prix : 125 £. ISBN 9780199948178.

Victoria MOUL (Ed.), *A Guide to Neo-Latin Literature*. Cambridge, Cambridge University Press, 2017. 1 vol. relié, xxvii-488 p. Prix : 84,99 £. ISBN 9781107029293.